

XYZ. La revue de la nouvelle

Une main et puis l'autre

Guillaume Corbeil



Numéro 98, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2760ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corbeil, G. (2009). Une main et puis l'autre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (98), 20–25.

Une main et puis l'autre Guillaume Corbeil

C'EST ce qu'il faut se dire, j'imagine, et une fois qu'on se l'est dit, se le dire et se le dire encore, avec les mêmes mots que d'habitude, les mêmes mots qu'hier et avant-hier, les mêmes mots que la semaine passée et les mêmes mots que l'année dernière, s'accrocher à cette rengaine comme si c'était une berceuse ou une prière apprise par cœur, les paroles d'une mère chuchotées à l'oreille de sa petite fille juste avant qu'elle ferme les yeux et qu'elle s'endorme, pendant que d'une main elle la borde et que de l'autre elle lui flatte les cheveux, et aujourd'hui encore je ne vois pas ce que je pourrais faire sinon me répéter une fois de plus que cette situation est temporaire, c'est ça, les vêtements que je porte sont temporaires, cette coupe de cheveux est temporaire, cette chambre est temporaire, et bientôt tout changera et tournera pour le mieux, je m'achèterai de nouvelles robes, je changerai d'emploi, je déménagerai, et plus jamais je ne me coucherai seule dans ce lit double, oui, plus jamais il n'y aura cette moitié de lit toujours vide où les draps ne sont défaits par rien ni personne, sinon par cet oreiller que j'enlace comme si c'était le corps d'un homme étendu à mes côtés, le corps de mon homme à moi, de mon Tarzan, de mon Trésor, de mon Chouchou, et plus jamais je n'aurai à me regarder dans le miroir avant de partir travailler et à me dire merde, qu'est-ce qui a bien pu t'arriver, Catherine, qu'est-ce qui a bien pu se passer pour que tu te retrouves ici, à vivre cette vie que tu n'avais jamais pensé vivre, que tu n'étais pas censée vivre, rappelle-toi l'époque où tu entraï dans les bars avec le col de ton manteau de cuir relevé et ta jupe tellement courte qu'on pouvait voir le commencement de tes fesses, tu avançais sans broncher et tu t'assoyais lentement, pour repousser à un peu plus tard le moment où se détacheraient de toi les yeux de tous ces hommes que tu avais vus te suivre du regard depuis que tu avais franchi la porte du bar, et à tes amis qui te demandaient pourquoi tu étais en retard, tu disais que tu avais eu des obligations, des trucs importants à faire, puis en regardant ailleurs tu haussais la voix

pour que tout le monde autour puisse t'entendre et tu racontais que tu te préparais à partir vivre en ville et que là-bas, tu ferais de la musique, tu écrirais un livre, tu apprendrais l'espagnol, tu serais comédienne, et alors tu t'allumais une cigarette et tu laissais planer un long silence, un silence pendant lequel tu savais qu'ils étaient tous en train de t'envier, de se dire merde qu'elle est courageuse, Catherine, merde que je voudrais être elle, merde que je voudrais me lever le matin et la voir elle dans le miroir en me brossant les dents, toucher ses cheveux à elle en me coiffant, voir son corps à elle en prenant ma douche, mais les jours ont passé et tu as raconté cette histoire tellement souvent que tes amis ont fini par ne plus t'écouter, chaque fois que tu leur faisais ton petit refrain, ils hochaient simplement la tête et rapidement ils se mettaient à parler d'autre chose, du temps qu'il faisait, des déboires de l'équipe, des avantages de telle voiture et de telle autre, et un jour tu en as eu assez, tu as dit je pars demain, oui, demain je ne serai plus ici, et tu as fait tes valises en sachant qu'ils étaient tous en train de se dire Catherine fait ses valises, tu es montée dans l'autobus en sachant qu'ils étaient tous en train de se dire Catherine monte dans l'autobus, et tu es descendue au terminus en sachant qu'ils étaient tous en train de se dire Catherine vient d'arriver, elle regarde autour d'elle et c'est la ville qu'elle voit pendant que moi je suis encore dans ce village minable, en train de vivre cette vie minable, à parler de choses minables dans ce bar minable, et chaque jour tu avais l'impression qu'ils étaient là, comme des dizaines de spectateurs en train de suivre le moindre de tes faits et gestes, de se dire Catherine fait ceci, Catherine fait cela, et tu t'imaginais leurs commentaires jaloux et tu te disais comme ils n'en reviendront pas, non, comme ils n'en reviendront pas lorsqu'ils me reverront après que je serai devenue musicienne, auteure, comédienne, hispanophone, comme ils n'en reviendront pas de la femme que je serai devenue, de la Grande Catherine, mais les jours ont passé et avec eux la possibilité de réaliser chacun de ces rêves, et ma pauvre Catherine, sûrement que plus personne ne se souvient de toi là-bas, dans ton patelin que tu as quitté parce que tu le disais trop petit, oui, trop petit pour la Grande Catherine, et maintenant, chaque fois que tu te regardes

dans le miroir et que tu vois l'image de cette vieille femme aux yeux tristes, de cette femme que la Grande Catherine aurait regardée avec mépris dans la rue, avec le col de ton manteau de cuir relevé et ta jupe tellement courte qu'on pouvait voir le commencement de tes fesses, mieux vaut te dire que ce n'est pas toi, c'est ça, que c'est quelqu'un d'autre, parce que tu ne peux pas être elle, toi tu es jolie et arrogante, tu fais tourner la tête des hommes, quand tu entres quelque part on te remarque, on te regarde les jambes, le cul, les seins, et à l'épicerie les commis rêvent de te baiser dans le Frigidaire à viande, et au cinéma le placier rêve de te baiser dans la cabine de projection, et lorsque tu prends un taxi le chauffeur rêve de te baiser sur la banquette arrière, et si ce soir dans ton lit il n'y a encore personne, si ce soir dans ton lit il n'y a encore que cet oreiller que tu enlaces avec tes bras et tes jambes, c'est parce que jamais un homme ne s'est montré digne de toi, pourquoi aurais-tu voulu que Jonathan Delisle reste encore une nuit et te regarde dormir parce qu'il te trouve si belle comme ça, les yeux fermés et respirant tout doucement, alors que lui dormait la bouche grande ouverte, ronflait et prenait presque tout le lit quand finalement il réussissait à s'endormir, que Francis Archambault te chuchote une fois de plus dans le creux de l'oreille que tu es tout ce qui compte pour lui, qu'il laisserait tout tomber pour aller vivre avec toi à Bali et ouvrir là-bas une petite auberge ou un restaurant italien même si aucun de vous deux n'était Italien, en sachant très bien que jamais il n'aurait le courage de le faire, qu'Éric Lalonde te fasse des crêpes beaucoup trop sucrées le matin, avec de la crème fouettée et des bleuets confits alors que tu lui as dit et redit que tu avais horreur de ça, que John Travis t'amène une autre fin de semaine dans sa cabane au Vermont et qu'il te fasse l'amour en dessous d'une dizaine de couvertures parce qu'il n'y a pas encore de chauffage, dans sa maudite cabane au Vermont, que Jean-Luc Plante te laisse des dizaines de messages dans ta boîte vocale juste pour te dire que tu es jolie et qu'il a pensé à toi aujourd'hui en voyant une petite fille sauter dans une flaque d'eau avec des grosses bottes de pluie et te fasse l'amour de façon si banale, que Mike Thibodeau rentre soûl mort et te fasse l'amour sauvagement encore une nuit à quatre heures et demie du matin et

parte sans même te laisser un petit mot, que Michel Vézina vienne te chercher dans sa Porsche vert forêt et or, qu'il te paye tout pendant la soirée, un souper et une bouteille de vin hors de prix, et qu'il se mette à pleurer comme un enfant au moment de faire l'amour parce qu'il n'arrive pas à bander, que Dannick Éthier t'envoie encore des fleurs au travail accompagnées d'un poème qu'il a pris des heures à écrire, un poème maladroit et plein de fautes, qu'Antoine Bergeron te savonne le dos en prenant un bain avec toi et se plie les jambes de toutes les façons inimaginables pour que toi tu puisses être confortable et qu'il s'excuse de ça et de tout le reste, que Yann Robert te dise je t'aime, Catherine, je veux te rendre heureuse, être celui qui rira avec toi quand tu te perdras en auto et qui balaira les assiettes cassées après que tu te seras choquée pour quelque chose d'insignifiant ou de vraiment très grave, choisir un chien avec toi à l'animalerie, lui trouver un nom et me chicaner à sept heures du matin un jour qu'on aura trop bu la veille, pour savoir qui va sortir lui faire faire son pipi quand il grattera à la porte, et finalement éclater de rire en disant tant pis, il pissera par terre, le chien, moi je me lève pas, alors qu'au moment présent, il était ennuyant à en mourir à toujours vouloir parler d'histoire et de politique, pourquoi aurais-tu voulu ça, Catherine, donne-moi une seule bonne raison pour laquelle tu aurais voulu qu'un seul de ces hommes soit celui que tu enlacierais au lieu de cet oreiller, alors qu'aucun d'entre eux n'était l'homme que tu espérais, que tu attendais, que tu méritais, alors qu'aucun d'entre eux ne s'est montré à la mesure de la femme que tu sais que tu es, oui, à la mesure de celle que moi je sais que tu es, au fond, pas celle que tu vois en ce moment dans le miroir essayer de sourire pour se convaincre que rien n'est perdu, que cette situation est temporaire, oui, que les vêtements qu'elle porte sont temporaires, que sa coupe de cheveux est temporaire, que sa chambre est temporaire, que bientôt tout changera et tournera pour le mieux, et sois bien sûre de parler d'elle à la deuxième personne pour garder une distance, parce que cette femme qui se répète sans cesse les mêmes mots de réconfort, ça ne peut pas être toi, non, ça ne peut être que quelqu'un d'autre, elle est tellement misérable, regarde-la un peu, elle qui toute sa vie a

attendu que se présente la vie dont elle avait toujours rêvé, avec l'appartement et l'homme qu'elle s'était imaginé qu'elle méritait, tout en sachant au fond d'elle-même qu'elle ne pouvait exister que du moment où elle n'était pas en train de la vivre, que du moment où elle l'espérait, parce que la véritable chose qu'elle a cherché à fuir dès l'instant où elle a quitté son village natal, c'est sa propre banalité, le fait qu'elle était seulement ça, une femme parmi tant d'autres, une femme ordinaire, une femme qu'on croise dans n'importe quelle rue, dans n'importe quelle ville, une femme qui mène une vie ordinaire sinon banale, avec sur les murs de son salon des masques africains qu'elle aurait voulu avoir ramenés de voyage, mais qu'elle a en vérité achetés dans une boutique qui empest l'encens, tout près de l'université, où elle n'est d'ailleurs jamais allée, un rayon de bibliothèque avec tous les livres qu'elle aurait dû avoir écrits, mais sur lequel il n'y a que des vases et des chandelles parce qu'elle n'est même pas foutue d'en lire, des foutus livres, un carnet d'adresses qui devrait être plein de numéros de téléphone d'amis vivant à Buenos Aires et à Barcelone qu'elle appellerait une fois de temps en temps pour qu'ils viennent la voir et lui fassent l'amour dans un hôtel cinq-étoiles en buvant du champagne, mais en vérité personne, non, personne sinon cet oreiller sur lequel plus personne ne pose la tête depuis longtemps, une femme devenue incapable de regarder son reflet dans le miroir et de dire c'est moi, oui, elle, c'est moi, parce que jamais, non jamais, elle ne doit se résigner à s'avouer une fois pour toutes que cette vie qu'elle n'était censée vivre qu'en attendant, elle sera en fait la seule qu'elle ne connaîtra jamais, alors toute sa vie elle s'est trouvé des excuses et elle se répétait tous les jours que la vie qu'elle vivait maintenant n'était en vérité que l'antichambre de sa vie réelle, une salle d'attente avant de faire de la musique, d'écrire un livre, de parler espagnol, de devenir comédienne, mais tout ça, ne lui dis jamais, elle ne supporterait pas de l'entendre, je pense, mieux vaut continuer de lui sourire lorsque tu la croises dans le miroir et avec les mêmes mots que d'habitude, les mêmes mots que la veille et l'avant-veille, les mêmes mots que la semaine précédente, comme si c'était une berceuse ou une prière apprise par cœur, les paroles d'une mère qui voudrait la reconforter,

en la bordant d'une main et en lui caressant les cheveux de l'autre, dis-lui que ça passera, que ça finira par passer, et répète-le-lui jusqu'à ce que tu finisses par y croire toi-même, jusqu'à ce que tu n'en doutes plus une seule seconde, allez ma belle Catherine, dis-le-lui avant qu'elle ne cesse d'y croire, martèle-lui-en la tête, parce que moi je n'en peux plus, et je peux te le garantir, c'est comme ça et ce le sera pour toujours, oui, pour toujours, et c'est pour ça que c'est fini, demain il y en aura une de nous qui ne sera plus là.